

Victor Vialles

Né en 1986 à Suresnes, Victor Vialles s'intéresse aux objets et matériaux qui peuplent tous les recoins de la vie quotidienne, la remplissent au point de s'y faire oublier. Ses créations traduisent un désir de s'emparer des babioles, colifichets, outils et même des déchets qui composent notre paysage ordinaire, pour en révéler les histoires cachées ou à défaut, pour leur en inventer. Victor Vialles fait les poubelles, arpente les greniers, les supermarchés pour y traquer les images et les objets qui seront les héros de fictions ou d'énigmes visuelles chargées d'un humour parfois grinçant. Si l'artiste passe ses vacances sur le site de petites annonces *Le bon coin*, c'est moins pour prolonger la recherche de l'objet sans qualité esthétique (*ready-made*) initiée un siècle plus tôt par Marcel Duchamp que pour explorer le potentiel des choses à absorber du souvenir, à s'imprégner d'un imaginaire, à se faire les incarnations matérielles de rêves, de fantasmes ou de tragédies.

Song memory

Avec *Song Memory*, Victor Vialles s'approprie des céramiques anciennes qu'il retravaille pour faire jaillir la puissance évocatrice de l'objet archéologique et révéler la manière dont le regard contemporain l'appréhende. Les pièces qui constituent cet ensemble ont été réalisées à partir d'antiquités chinoises en porcelaine datant vraisemblablement des dynasties Song (960-1279) et Ming (1368-1644) et provenant du sous-sol ou du lit des rivières de la région de Jingdezhen². Malgré la grande maîtrise des céramistes chinois de l'époque Song, les accidents de cuisson étaient relativement fréquents. Il est donc aisé de trouver des rebuts de cuisson à proximité d'anciens fours, souvent sous la forme d'agglomérats de matières mêlant porcelaines, émaux et matériaux réfractaires³. Ramassés par les habitants du secteur, on en retrouve en grande quantité sur les *Ghost Market*, ces marchés fantômes qui se tiennent à l'aube, notamment dans les faubourgs des villes d'où provenait la production la plus importante de porcelaine impériale.



Song memory
Porcelaine émaillée et dorée, 64 x 26 x 22 cm, 2015

En les recouvrant intégralement d'or, de chrome ou d'un vernis multicolore, l'artiste masque la dimension archéologique de ces objets. L'histoire ancienne et la destinée impériale de ces pièces disparaissent ainsi sous une épaisse couche de kitsch dont la brillance outrancière est aisément associable à une volonté décorative sans raffinement particulier. L'or, l'argenté ou les coups de spray arc-en-ciel ont valeur d'habillage pop appliqué sur des volumes étranges, « contemporanisés » à peu de frais, et transformés en sculptures abstraites. A première vue, le geste peut paraître iconoclaste et rappeler le vandalisme critique d' Ai Wei Wei à l'encontre de céramiques millénaires. Pourtant, chez Victor Vialles, le choix de s'approprier des pièces de rebut à faible valeur marchande atténue considérablement la charge subversive du geste. La réflexion se situe donc sur un autre terrain que celui de la volonté de choquer par la destruction des témoignages du passé.

Les ajouts de surface délibérément tape-à-l'oeil employés par l'artiste représentent et surjouent l'*aura* qui enveloppe les objets chargés d'histoire, lorsque s'y pose un regard fasciné par la rencontre directe avec l'action d'une main humaine, qui, en l'occurrence, s'est exercée sur la matière il y a environ 1000 ans. Cette expérience de la dimension sacrée de l'oeuvre unique dans sa présence « ici et maintenant » théorisée par Walter Benjamin⁴ se substitue parfois – et notamment lorsqu'un dispositif scénographique particulier magnifie l'objet en question – à une perception rationnelle. L'objet archéologique devient alors un fétiche, la matérialisation magique d'une proximité soudaine avec une époque ancienne ou une région lointaine.

L'aspect informe et l'absence totale d'intentionnalité artistique dans ces piles d'assiettes ratées n'en dépouillent pas pour autant ces objets d'un pouvoir de fascination mais celui-ci ne dépend plus que de leur pedigree « potentiellement impérial » dont l'authenticité est d'ailleurs rendue invérifiable, premièrement par l'absence de toute documentation sur leur provenance et deuxièmement à cause du vernis qui les recouvre intégralement. Autrement dit, le caractère exceptionnel de cette vaisselle cassée soustraite à son contexte archéologique initial ne repose que sur la croyance en une histoire racontée par un vendeur à la sauvette puis par un artiste qui s'empare de cet imaginaire fantôme pour en faire une légende dorée. Une fois séparée de l'objet physique par le truchement d'un vernis contemporain, l'histoire se dilue, se vide de sa substance jusqu'à se muer en *storytelling*. De matériel archéologique, la pièce se transforme en objet décoratif muet sur lequel est plaqué une histoire fictive, en bref : le vestige se change en bibelot. L'oeuvre est ainsi porteuse d'une réflexion sur la valeur d'ancienneté de la porcelaine chinoise et sur les mécanismes du regard à son égard. À travers *Song Memory*, Victor Vialles braque un projecteur aveuglant sur les débris enfouis d'un âge d'or de la céramique, qu'il gonfle d'une histoire brutalement théâtralisée.

² Voir à ce propos le rapport de fouilles subaquatiques menées dans la Rivière Nanhe (Jingdezhen) par une équipe d'archéologues en octobre 2013 : https://explorers.org/pdf/Damien_Leloup_Unearting_History_in_Porcelain_Flag_132_Dec2013.pdf

³ Ces agglomérats révèlent notamment les différents modes d'enfournement qui étaient pratiqués à l'époque. À ce titre, un article de Zhao Bing, répertorie différentes méthodes d'agencements des pièces dans les caissettes pour la porcelaine de Ding qui devaient être comparable à celles pratiquées à Jingdezhen à la même époque. Voir Zhao Bing, *les imitations de porcelaines de Ding du X^e au XIV^e siècle : le cas des officines de potiers de Jizhou au Jiangxi*. In: *Arts asiatiques*, tome 56, 2001. pp. 61-80. http://www.persee.fr/doc/arasi_0004-3958_2001_num_56_1_1464

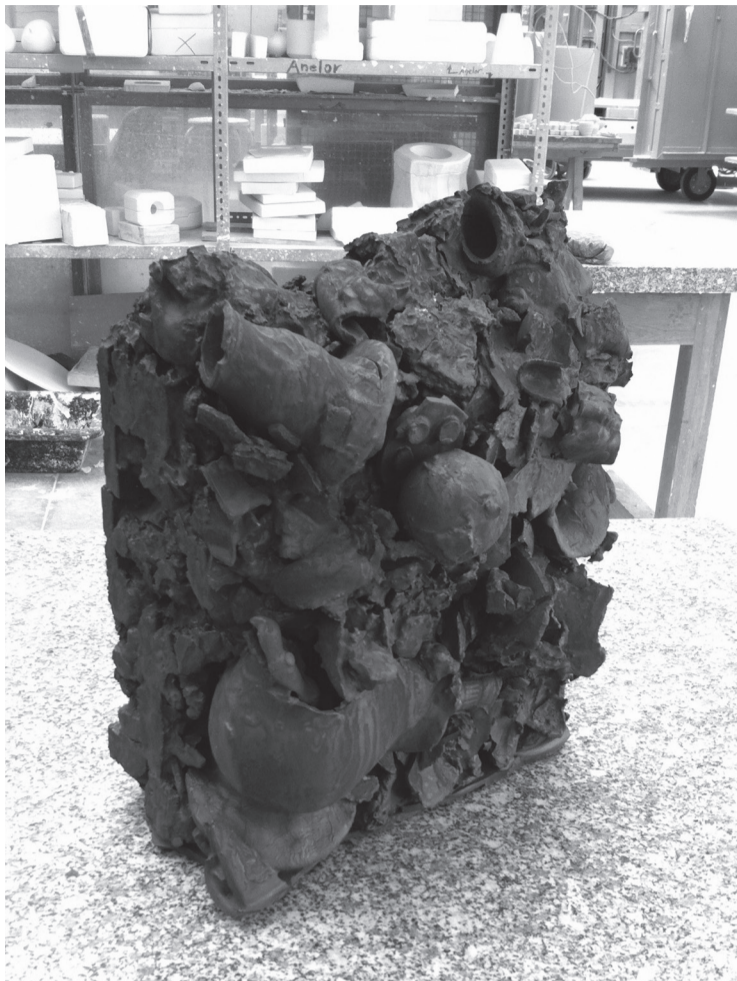
⁴ Walter Benjamin, *L'oeuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*. Version de 1939, Payot, Paris, 2013

David & Goliath Rubbish not Rubbish

Réalisés à partir de rebuts de porcelaine, les deux ensembles *David & Goliath* et *Rubbish not rubbish* étonnent d'emblée par l'aspect « trash » de ces déchets, respectivement arrosés de jets fluo et intégralement recouverts d'un émail gris anthracite mat. Il y a une certaine insolence dans l'arbitraire du *ready-made*, une certaine provocation aussi face à une matière chargée d'histoire et de prestige. Passé le choc visuel initial, on constate que les petites pièces de *David & Goliath* recèlent en réalité un charme particulier qui les réconcilie avec la tradition de l'objet d'art : la blancheur de la porcelaine, la brillance de l'émail, la vivacité des couleurs et les courbes aléatoires de la matière figée à l'état de pâte plastique contribuent en effet à rendre ces objets visuellement séduisants. Leur format relativement modeste (pas plus de 20cm) les apparente à des objets décoratifs d'intérieur, pensés pour orner une table, une console ou une étagère. Ils peuvent alors s'inscrire dans l'histoire de la porcelaine comme une transposition dans un registre pop et abstrait des aimables figurines de Meissen au XVIII^e siècle ou des exubérances décoratives d'un Jacob Petit plus tard au XIX^e siècle. Plus imposantes, les deux pièces de *Rubbish not rubbish* renvoient plutôt aux compressions de César ou à la véhémence sombre des sculptures de Peter Bughhout.

Conceptuellement, *David & Goliath* prend une signification plus riche lorsque l'on étudie de plus près ce qui la compose. L'oeuvre tire sa matière première du rebut des porcelaines réalisées à Limoges pour une installation-performance (*La Main dans le Texte*) de l'artiste Davide Balula présentée à la FIAC à l'occasion de sa nomination à l'édition 2015 du prestigieux prix Marcel Duchamp, qui récompense chaque année un artiste novateur de la scène française. Ce dernier a en effet créé des pièces en céramique exposées sur des panneaux de bois avant d'être glissées discrètement par des prestidigitateurs dans les poches des visiteurs de la foire. L'occasion était trop belle pour Victor Vialles d'en récupérer des scories et de tisser un lien à la fois

physique et immatériel entre son travail et la vitrine internationale de l'art contemporain français. Les questions posées par *David & Goliath*, tout comme *Rubbish not rubbish*, réalisés à partir des rebuts des autres artistes du post-diplôme, touchent donc à la réappropriation et à la valeur du rebut : est-ce phagocyter le travail d'un artiste que de s'accaparer ses restes ? La matière (physique ou intellectuelle) jetée par l'artiste lui appartient-elle encore ?



Rubbish not Rubbish
Porcelaine émaillée, 30 x 27 x 20 cm, 2015

Qu'est-ce qui différencie fondamentalement la poubelle ayant servi à produire l'oeuvre d'un artiste reconnu internationalement de celle recueillant les chutes de la production d'une manufacture industrielle ? C'est encore une fois une affaire de sacralisation, celle ayant pour objet le destin raté de ces morceaux de terre qui auraient pu, mais n'ont pas été retenus pour la FIAC, rejetés par la main impitoyable de l'artiste à la recherche de la forme parfaite. Considérant que son statut de « presque star » confère à cette matière passée à côté des feux de la rampe un statut particulier, Victor Vialles lui redonne une seconde chance.

De la part d'un artiste nommé au prix Marcel Duchamp, l'emploi de la porcelaine illustre le succès actuel de la céramique dans l'art contemporain, lui-même lié à différents phénomènes tels que le retour en grâce de l'objet, de la pratique et du savoir-faire, voire d'un goût vintage pour une matière encore considérée comme kitsch et désuète. Avec *David & Goliath*, Victor Vialles effectue le mouvement inverse : ce n'est plus l'artiste qui vient s'approprier la porcelaine pour en faire un nouvel emploi, c'est la porcelaine crue, la matière brute et autonome qui s'approprie les cénacles les plus médiatiques de la jeune création, symbolisés par le prix Marcel Duchamp, pour s'offrir une caution contemporaine. Revendiquant d'avoir été touchée par les doigts d'or du grand artiste, la matière rejetée prend sa revanche - par l'intermédiaire d'un autre artiste - sur l'autorité qui l'avait exclue. Au-delà de l'allusion sonore à Davide Balula, le titre de la proposition de Victor Vialles donne ainsi à voir un combat métaphorique entre des parties inégales, et dont l'issue pourrait ne pas être celle que l'étude des forces en présence laisse présager

Michel Gouéry :

Je suis toujours réticent à l'idée de décrypter trop vite un travail où les séries ont l'air si indépendantes mais je ne peux pas m'empêcher de te demander si tu peux nommer un dénominateur commun à ces pièces que tu as réalisées ces dernières années ?

Victor Vialles :

Il est vrai qu'en utilisant une quantité de médium très différents on en vient souvent à cette observation - cette indépendance - chaque série existe en tant que telle et elles peuvent finalement ne rien à voir les unes avec les autres, enfin formellement.

Je m'attache foncièrement à l'Objet, avec tout ce qu'il porte en lui, l'Objet avec un gigantesque O, riche de tout ce qu'il a vécu ou non. Je pense chercher le point de rupture, le bouton magique qui fait trébucher l'Objet dans une sorte d'arbre généalogique - à un état presque posthume - c'est peut être ça finalement le dénominateur : vouloir relier tous ces îlots par une forme d'analogie à la postérité.

Non? Qu'est-ce que t'en penses?

MG :

J'ai l'impression que tu te positionnes comme une sorte de chercheur. Que tu observes les choses autour de toi pour les étudier et les soumettre à des tests, des expérimentations diverses. Je pense que tu n'as pas de buts précisément déterminés avant que la pièce trouve sa forme définitive et que c'est cette attitude qui produit cet archipel de sculptures. Pour filer la métaphore, on pourrait aussi imaginer que ces îlots ont un socle commun qui va peut-être émerger un jour. J'aimerais que tu décrives une de tes pièces récentes pour nous donner des indices à propos de toutes ces remarques.

VV :

Oui c'est vrai qu'on pourrait imaginer qu'un jour ces îlots trouveront un socle commun mais en réalité j'aimerais que ce moment arrive le plus tard possible.

Ce socle est peut-être déjà-là... cette attitude matérialisée.

David & Goliath est un ensemble de petites et moyennes sculptures en porcelaine. Elles sont le résultat d'un conglomérat de chutes de porcelaine crue, tirées de la production d'une des pièces présentées pour le prix Marcel Duchamp 2015...

MG :

Elles sont aussi très colorées à la différence des autres pièces réalisées récemment.

VV :

oui



David et Goliath
Porcelaine et peinture, 25 x 20 x 17 cm, 2015